

Une leçon de courage

---

C'est le moment. Je me redresse et repousse les couvertures. Je porte encore mes vêtements. On m'a dit que ça réduisait les risques de se faire prendre. J'espère que ça suffira. Je traverse la maison à pas feutrés. Je n'allume pas la lumière ; ma famille dort à l'étage. Ça grince. Fichu plancher. Je me fige, l'oreille tendue. Ça remue là-haut. Je jette un coup d'œil à la porte d'entrée. Je suis si près du but. Si je fais vite... mais je n'entends déjà plus rien. Note pour moi-même : si je reviens, penser à réparer la lame. La porte se ferme sans un bruit

La rue est déserte. J'ai mal au bide, j'ai dû oublier de respirer. J'inspire à grandes goulées, sans trop y croire : ça y est, je suis dehors. Mon cœur bat à tout rompre : est-ce que je vais me faire prendre ? Dire que je risque ma vie, et celle de ma famille aussi ! Mon Dieu, ma famille, mais qu'est-ce que je suis en train de faire ? Est-ce qu'ils me pardonneront ? Je rase les murs. Jamais je n'aurais imaginé devenir hors-la-loi. J'ai honte. Mais pas seulement honte : depuis que j'ai tourné l'angle, j'ai l'impression qu'on me suit. Est-ce qu'ils savent déjà ? Est-ce que c'est possible ? Ça craque derrière. Est-ce qu'ils sont là ? À me regarder ? Non, quand même pas ; les corbeaux aussi doivent dormir la nuit. Pas vrai ? J'ai dû rêver. Ça craque encore. Cette fois, c'est sûr : on me suit.

Une cachette, vite. Je plonge dans l'ombre d'une ruelle. Ordures ménagères. Ça sent la mort. L'odeur me retourne l'estomac. C'est là. Ça se coule dans l'ombre, mais c'est là. J'attends que ce qui doit arriver arrive. Que l'on me trouve. Que l'on me prenne. Que l'on m'arrache à ma cachette comme on arrache une bête à son trou.

Dans ma planque, j'attends. Enfant, je m'imaginai devenir astronaute, diplomate, médecin, reporter, artiste, athlète, archéologue, pianiste, professeur, bibliothécaire, commercial, responsable de caisse ou au moins agent d'entretien. J'ai rêvé de découverte et d'aventure. Quand je n'ai plus pu le faire, j'ai rêvé de bonheurs plus petits ; manger, dormir au

chaud, quatre murs à moi pour la sécurité. J'ai cru que ces bonheurs-là me seraient plus accessibles. Visiblement, l'emploi salarié ça ne sera pas pour moi ; j'ai saigné le mois dernier. Un moment, j'ai pensé à fuir, à me déguiser pour tromper le destin. J'ai vraiment cru que ça pourrait marcher. Et me voilà maintenant, à me terrer au moindre bruit. Je n'aurais jamais tenu trois jours.

J'attends. Rien ne vient. C'est bientôt l'aube, je dois me décider. Jusque-là, tout s'est bien passé. Aucune raison que les choses tournent mal maintenant. Pas vrai ? D'ailleurs, j'y suis presque. Je sors. Je la vois d'ici, la flamme de la bougie qui s'agite doucement sur le rebord de la fenêtre. La maison est là, juste au bout de la rue. Ça n'a pas toujours lieu au même endroit. Ce sera ailleurs demain. Le portillon se tait. On l'a huilé. Les grands arbres m'accueillent dans leurs ombres au parfum d'orange. Comme un battement d'aile de papillon, une impression de déjà-vu ; enfant, je jouais dans un jardin comme celui-ci. Ça paraît si loin. La porte arrière n'est plus qu'à quelques mètres.

Je pose la main sur la poignée. J'aimerais qu'il existe un autre moyen. Je respire un grand coup et je pousse. Dedans, il fait noir, presque aussi noir que dehors. Je n'ai plus peur de ce type d'obscurité ; le noir qui me terrifie se porte en tunique longue. Je descends vers la cave à tâtons, le crépi me mord les phalanges. Il y a une porte en bas de l'escalier. Un doux chuchotis s'en échappe. Les têtes se tournent vers moi, la peur dessine un même masque sur vingt visages. Mon sourire répond à leur soulagement en échos : ça y est, je suis arrivée. Pas de bonjour. Pas d'effusions. Ici, la joie se fait discrète. Surtout ne pas faire trop de bruit. Je m'installe parmi elles. J'ai pris la bonne décision. Le jour se lève sur les rues de Kaboul, la classe va commencer.